

## Aimez-vous le jazz?

Mauricio Segura

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Segura, M. (1994). Aimez-vous le jazz? *Liberté*, 36(4), 51–61.

MAURICIO SEGURA

## AIMEZ-VOUS LE JAZZ ?\*

Debout au milieu du salon, balançant son corps sur ses jambes écartées, Marcelo regardait la pile de cassettes sur le meuble où reposait la radio portative. Il souriait en pensant à la soirée qui s'annonçait ; il allait fourrer son nez dans ses noirs cheveux odorants, caresser ses mains toujours froides, regarder palpiter ses narines... sous les yeux ahuris du vieux. Il prit une cassette, l'observa longuement, la tournant dans tous les sens et, au bout d'un moment, la remit sur la pile. Il prit une autre cassette et refit les mêmes gestes : il était incapable de se décider. Il pensait : « Si tout à l'heure je l'embrasse en la renversant sur le sofa, ma main posée sur un de ses seins, quelle gueule fera le vieux ? » Il se mit à rire, puis agrippa la bouteille de bière sur la tablette et but longuement.

— Mets de la musique, bon sang ! cria-t-on de la cuisine. Ça fait une demi-heure que t'es là, debout, à rien faire.

Mais il n'y avait pas de quoi rire, au fond, parce que oui, il le voyait bien, il prenait un risque en invitant

---

\* Cette nouvelle a remporté le premier prix du concours de nouvelles organisé par le journal des étudiants de l'Université de Montréal, *Le Quartier libre*, et dont un membre du comité de rédaction de *Liberté* faisait partie du jury.

Ginette à la maison. Après six mois à la fréquenter, sans en glisser un seul mot au vieux, il paierait d'une façon ou d'une autre. C'était entendu. Il revit son sourire de petite fille sur l'étiquette de la Black Label, oui, ses yeux noirs aux longs cils : il ne se sentait plus aussi sûr de lui. Il prit une cassette au hasard, l'enfonça dans la radio et appuya sur *play*. Il tourna la tête vers la flaque de lumière par terre provenant de la cuisine et monta le volume ; puis il posa l'oreille sur un des haut-parleurs et ferma les yeux en souriant. Il aimait Miles Davis.

Au bout d'un moment, il entendit quelque chose comme un couteau qu'on laisse tomber, puis un accès de toux et des pas qui approchaient. Il ouvrit lentement les yeux : le vieux était à quelques pas, le tablier sale, le verre de scotch à la main, son autre main posée sur la hanche formant un triangle. Il grimaçait sous sa moustache tombante.

— Je t'ai dit de plus mettre ce tapage de Noirs.

Marcelo, étendu de tout son long, se dressa lentement sur ses coudes, comme s'il n'avait pas compris ce qu'on venait de lui dire.

— Enlève ça tout de suite, dit le vieux. Cette fille va nous prendre pour des sauvages.

Marcelo leva un doigt vers le vieux :

— Attention, Pedro !

— Arrête-moi ces menaces et enlève ce bruit, imbécile ! dit Pedro. Où tu te crois ? Chez les cannibales ?

— On s'est entendu là-dessus, l'autre soir. T'as plus le droit de me parler sur ce ton.

— C'est couché à longueur de journée et ça se croit tout permis. T'es un bon à rien. Tu sais ça ?

— Je pense que je perds patience, Pedro.

— Dire que dans le temps... quand j'avais ton âge, quand je sortais avec les gars le soir et que les filles ne regardaient que moi, parce que j'étais le mieux bâti...

dire que dans ce temps-là, mon p'tit gars, j'aurais pu te casser la gueule comme il faut. Deux ou trois fois de suite, si le cœur m'en avait dit.

Marcelo se laissa tomber sur le sofa, les mains derrière la tête, bâillant sans retenue.

— Tu radotes toujours les mêmes affaires. Ça se peut que tu sois en train de perdre la boule ?

Pedro prit une gorgée de scotch en regardant autour de lui, comme si, tout à coup, il se demandait ce qu'il faisait là, planté au beau milieu du salon.

— P'pa, dit Marcelo en prenant un air joyeux, je voulais te poser une question. (Il se caressait maintenant les cheveux.) Je remuais ça dans mon lit, ce matin. Tu sais quand maman t'a quitté, quand elle est partie avec Lucho, ton meilleur ami... je me demandais comment tu t'es senti quand elle t'a annoncé la nouvelle. Je veux dire : en dedans de toi, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui te passait par la tête quand elle était devant toi ? (Il s'était assis et gesticulait.) Tu comprends où je veux en venir, papa ? Peut-être que je suis pas assez clair ?

Pedro ne remua pas. Leurs yeux se croisèrent longuement, alors que la trompette de Davis entamait une nouvelle pièce, plus rythmée celle-là. Au bout d'un moment, Marcelo dit :

— Si t'es trop occupé aujourd'hui, je comprends, et je verrais pas d'inconvénient à ce qu'on ait cette discussion un autre soir.

Furieux, les yeux humides, Pedro brandit le bras, faisant mine de le gifler :

— Un jour, je te jure, je vais t'étrangler !

C'est alors que la sonnette se fit entendre. Ils restèrent encore un temps immobiles, se regardant dans les yeux. On sonna de nouveau. Pedro enleva son tablier et, prenant un air enjoué, se dirigea vers le vestibule, son

verre de scotch à la main. Marcelo se leva et le suivit en pressant le pas.

\*

Elle sourit, les yeux brillants, et agita un peu la main près de son oreille :

— Bonsoir.

Pedro la regarda de la tête aux pieds, la bouche ouverte, une main agrippée à la poignée de porte. Il passa furieusement une main dans ses cheveux, puis renifla son verre et ingurgita le reste du scotch d'un trait. Il se tourna vers Marcelo et dit tout bas en se grattant la nuque, la tête baissée :

— Tu voulais me faire une surprise, c'est ça ?

Il y eut un silence. Puis il leva gravement les yeux en pointant un doigt vers Marcelo :

— Ce soir, tu vas y goûter, mon gars.

Un silence tomba de nouveau dans le vestibule, alors qu'il braquait toujours son index sur lui.

Comme s'il revenait à lui, il la considéra enfin, sourire aux lèvres. Mais elle avait perdu sa gaieté et les regardait froidement, les mains dans les poches, debout sur le paillason. Marcelo, lui, affichait une nonchalance sympathique, la main contre le mur, un peu à l'écart : il avait reconnu le sourire forcé du vieux. Il savait où cela risquait de les mener, il lui fallait sa bière au plus vite.

— Mais entrez, Ginette ! dit Pedro, enthousiaste.

Elle hésita puis s'avança vers lui : le sourire fendu jusqu'aux oreilles, il l'enlaça longuement en répétant : « Depuis le temps qu'on me parle de vous », et la serrait en riant, comme s'il était vraiment ému et comblé. Par-dessus l'épaule du vieux, elle regardait Marcelo, écarquillant les yeux, plissant le front. Il sentit son regard

peser sur ses joues brûlantes et pensa : « S'il ne la lâche pas d'ici cinq secondes, je ne sais pas ce que je lui fais... »

Le vieux s'écarta enfin, et elle put enlever ses bottes ; souriant poliment, elle tendit son manteau au vieux qui se confondit en galanteries. Il referma la porte et alla suspendre le manteau ; Marcelo en profita pour embrasser la jeune femme et lui chuchoter à l'oreille des paroles réconfortantes : elle hocha plusieurs fois la tête. Visiblement rassérénée, les mains jointes devant, elle se tourna de nouveau vers le vieux.

— Attendez que je vous regarde, dit Pedro.

Elle portait un pantalon noir et un chandail de laine kaki qui moulait ses hanches ; de temps à autre, elle tirait sur son chandail. Pedro faisait la moue et avait maintenant croisé les bras ; il inclinait la tête et plissait les yeux. Marcelo suivait le moindre de ses gestes avec attention.

— Vous mesurez combien ? dit Pedro.

— Pardon ?

— Votre grandeur, mademoiselle ?

— Un mètre soixante-dix environ. Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— C'est à peu près ça... oui, dit-il d'un ton professionnel, la tête presque sur l'épaule. Vos mensurations maintenant ?

Elle se mouilla les lèvres :

— Je sais pas.

Il recula lentement, la main sur le menton, et dit, comme s'il réfléchissait tout haut pour le compte de tous :

— Vous êtes forte des hanches, ça peut être un problème.

Il se releva et dit en la regardant droit dans les yeux :

— Faites-moi un barbecue, je vous prie.

— Un quoi ?

— J'ai dit : un barbecue.

Elle décocha un coup d'œil à Marcelo ; ce dernier hochait la tête en souriant d'un air niais.

— Vous ne savez donc rien : un trois cent soixante degrés ! dit Pedro, agacé.

Elle promena un regard inquiet autour d'elle, puis elle tourna sur elle-même. Marcelo, lui, avait toujours un stupide sourire sur la figure. Au bout d'un moment, Pedro s'avança lentement vers elle.

— Je peux ? dit-il en riant presque. Est-ce que je peux ?

Il était à quelques centimètres, la tête un peu inclinée. Il respira profondément, comme s'il humait son parfum. Puis il fixa la courbure de son cou, l'air amusé. Sans hésiter, sans même attendre une réponse, il entourra sa taille de ses mains. Il palpait la jeune femme et comptait à voix basse : « vingt-huit, vingt-neuf, trente, trente et un même... »

C'est alors qu'elle dit, le repoussant brusquement :

— Ça suffit maintenant ! Où voulez-vous en venir ?

La respiration haletante, les bras ballants, elle allait de l'un à l'autre, le regard affolé. Marcelo dit :

— C'est rien, ma chérie. Papa est tailleur.

Debout derrière son fils, Pedro se frottait les mains, la bouche tordue par un rictus :

— Je vais vous confectionner une belle robe, vous allez voir.

Elle semblait avoir entendu, sans toutefois avoir compris ce qu'il voulait dire au juste. Puis son visage s'illumina d'une gaieté si spontanée que, sur le coup, elle parut empruntée et fausse. Étranglée de rire, elle ouvrait la bouche et montrait des dents parfaites. Elle se calma enfin.

— Marcelo a jamais voulu me dire ce que vous faisiez dans la vie, dit-elle sur un ton de confiance amusé. C'est un beau métier que celui de tailleur, non ?

Pedro fit à peine attention à elle ; tournant les talons, il répondit, un sourire railleur sur les lèvres :

— Venez. On sera mieux au salon.

Marcelo prit ses mains et ils se regardèrent longuement. Soudain, par-dessus la musique, des ricanements provenant du salon se firent entendre. Elle retira ses mains. Sans mot dire, ils gagnèrent le salon.

\*

« Enfin, il se la ferme un peu », pensa Marcelo.

Pedro prit une grande respiration, se pencha sur la table basse et y déposa son verre de scotch. Pendant un long moment, les bras sur les accoudoirs du fauteuil, il fixa le cendrier qui débordait de mégots, d'allumettes et de bouts de papier. Puis il tâta les poches de sa chemise et en sortit un paquet de cigarettes.

Marcelo ne savait plus combien de bières étaient passées entre ses mains. Dans son esprit, tout le long de la soirée, la trompette de Davis s'était inextricablement mêlée à la voix de Pedro. Tout à coup, la musique s'arrêta. Marcelo se leva et, sortant de sa torpeur, marcha vers la radio. C'est alors que Pedro dit, frappant une cigarette contre sa cuisse :

— Vous aimez le jazz ?

Il avait prononcé ces mots sans la regarder, absorbé dans son univers d'alcool et de cigarettes.

— J'aime beaucoup, dit-elle en suivant du regard les gestes du vieux. Pas quand j'étais adolescente. C'était surtout le rock alors.

— Comme c'est instructif.

Et il alluma sa cigarette.

— Je vais me permettre d'être franc avec vous, dit-il, agitant l'allumette dans les airs. Vous le permettez, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— Pour moi, c'est une musique de sauvages. Ça ne me dit rien.

Maintenant, elle le regardait droit dans les yeux.

— Pourquoi vous dites : musique de *sauvages* ?

Levant son verre, Pedro se tourna vers Marcelo, qui était revenu s'asseoir près de Ginette :

— Elle est pas bête ! Pas bête du tout !

Mais, tout de suite après, il la considéra d'un air condescendant.

— Je vous vois venir, mademoiselle. C'est parce que vous avez de l'instruction que vous dites ça. Vous trouvez ça raciste, pas vrai ?

Il attendait une réponse, le sourire aux lèvres, les paupières mi-closes. Le jazz avait repris derrière.

— Répondez-moi, c'est tout ce que je vous demande. Ah ! je vois, dit-il, reprenant son verre de scotch, vous êtes une entêtée, une tête de cochon. J'aime, j'apprécie...

Il but, mais ne la quitta pas des yeux. Puis il prit la bouteille de vin et remplit son verre :

— On l'est *tous*, de toute façon.

— Pardon ? On serait tous quoi, vous dites ?

Il secoua la tête d'un air agacé, puis ferma les yeux. Penché, les mains sur les cuisses, il la regarda droit dans les yeux et dit :

— À qui vous pensez avoir affaire, mademoiselle ?

Elle évita son regard et observa autour d'elle, comme si elle cherchait une réponse dans les coins sombres de la pièce.

— C'est drôle, dit le vieux, prenant soudain un air gai, ça me rappelle un film que j'ai vu il y a des années. Ah ! mon Dieu... Je sais pas pourquoi ça me revient comme ça.

Il se racla la gorge en passant une main sur sa pomme d'Adam.

— C'était une superproduction américaine, une saga de plus de trois heures, du genre *Autant en emporte le vent*. Ça racontait l'histoire d'un général de l'armée du Nord qui tombait amoureux d'une paysanne de race noire, pendant la guerre d'Indépendance. Je me souviens : d'une scène à l'autre le gars portait toujours des gants blancs. C'est fou les détails que la mémoire retient, vous trouvez pas ? Toujours impeccable, avec son costume bleu marine, il passait beaucoup de temps dans des réunions, à discuter de la guerre, de stratégies, du moral des troupes. Puis on le voyait diriger son armée et tuer de temps à autre quelques Sudistes. Et le soir, en cachette, il allait la rejoindre au beau milieu de la campagne de la Caroline du Sud, sous les étoiles et tout et tout. Elle se pendait à son cou, je me rappelle très bien, et le suppliait sans cesse de lui faire un enfant. Elle voulait qu'ils sortent de la clandestinité et qu'ils montrent leur amour au grand jour. Mais lui gardait son calme et disait, en regardant devant lui comme si c'était le bout du monde, qu'il fallait attendre le dénouement de la guerre. Avec le recul, je me rends compte que le général faisait tout pour éviter la question de l'enfant. Si vous voyez ce que je veux dire...

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit Marcelo, se relevant, bière à la main. Arrête tes niaiseries !

— À la fin de la guerre, reprit le vieux comme si de rien n'était, il repartait seul pour le Nord. Le film se terminait sur une note triste. Le général avait décidé qu'il valait mieux mettre fin à cet amour impossible. Je me demande pourquoi il a pas voulu avoir d'enfant avec elle. Des fois, je suis dans mon lit et je vous jure que souvent je me suis levé et me suis accoté sur le rebord de la

fenêtre en me disant : pourquoi il refusait de lui faire un enfant, bon sang ?

La bouche ouverte de stupeur, Ginette se tourna vers Marcelo :

— Qu'est-ce que t'as fait ? Tu lui as pas raconté ?

Le sang de Marcelo ne fit qu'un tour.

— À qui d'autre je pouvais en parler ? J'en avais assez...

— Mais *ça*, dit-elle, *ça* c'était entre nous !

Elle baissa la tête, les yeux rivés sur le plancher, l'air perdu.

— Vous allez pas faire toute une histoire avec un film, dit Pedro en faisant des ronds avec la fumée de sa cigarette et en se renversant dans son fauteuil.

— Vous, dit-elle en posant les yeux sur lui, vous êtes un vieux dégoûtant !

— Si vous aimez pas le cinéma, vous avez juste à le dire, vous savez...

Elle essaya tant bien que mal de se maîtriser. Maintenant, elle voyait où il voulait en venir. Au bout d'un moment, elle dit :

— Regardez-moi.

Il y eut un silence.

— Elle vous effraie à ce point, ma peau ?

Le vieux esquissa un sourire, puis se mit à rire en se tournant vers Marcelo.

— Elle est magnifique. Elle ferait sensation au théâtre.

Marcelo serrait la bouteille de bière contre sa poitrine. Ce n'était pas un risque qu'il avait pris en l'invitant, mais plutôt une grave erreur qu'il avait commise.

Elle se leva, hésita un moment, puis se pencha sur le vieux en pointant un doigt vers lui.

— J'espère qu'un jour vous regretterez les niaiseries que vous avez dites ce soir.

Le vieux se contenta de laisser retomber sa main, mollement. La jeune femme se tourna vers Marcelo et le regarda intensément, comme si elle était sur le point de lui dire quelque chose. Mais, la démarche lente et fatiguée, elle sortit du salon, sans adresser aux deux hommes un seul regard, sans se retourner ne serait-ce qu'une fois. En silence, ils l'entendirent prendre son manteau et claquer la porte.

Le vieux regardait les glaçons dans son verre avec une sorte de fascination étrange, alors que Marcelo était absorbé dans ses pensées. Une question prenait forme dans son esprit : le connaissait-il vraiment, son vieux ? Il eut l'impression de l'avoir devant les yeux pour la première fois. Il se dit, un instant, lucide, qu'un homme venant de vivre ce qu'il venait de vivre aurait dû se lever, secouer le vieux et lui taper dessus. Ainsi demeura-t-il immobile un bon moment, attendant que vienne la colère. Mais il ne se passa rien. Rien du tout. Il se sentait vaincu par une sorte de volonté résignée. Il se contenta de regarder son père en prenant une gorgée de bière, tandis que la trompette de Davis atteignait des sommets d'intensité.